

aises dans le sang versé. Il paraît que le nombre des fous augmente : les asiles refusent du monde. Mais si on édifiait la maison des sots, cela ferait combien de locataires? Et allez donc crier : « Au sot! », c'est vous qu'on arrêtera. Jehan-Rictus — encore une grande ombre — écrivait, dans les *Opinions et pensées* qu'a recueillies le *Goéland*, « journal littéraire de la Côte d'émeraude » :

J'ai souvent la sensation de jeter des lingots d'or dans un puits sans fond et sans écho, et c'est quelquefois une grande misère morale de se dire que ce labeur est peut-être vain.

§

Le labeur n'est pas vain, qui est désintéressé. Ainsi l'œuvre d'un Jehan-Rictus. Ainsi l'œuvre d'un Francis Vielé-Griffin, moins faite pour une large audience que pour le ravissement de quelques-uns. Comment ne pas évoquer ici le poète de la *Chevauchée d'Yeldis*, ombre dernière? Au demeurant le nom du disparu avait-il pénétré dès 1894, M. Guy Lavaud l'a rappelé, dans l'*Histoire de la littérature française* d'un Lanson. On se rappelle cette opinion de M. André Gide, telle qu'Olivier-Hourcade l'avait recueillie lors d'une « enquête sur la personnalité littéraire de Francis Vielé-Griffin », en 1911 :

Dans la renaissance poétique à laquelle nous assistons, je tiens son rôle pour considérable.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Comédie des Champs-Élysées : Première représentation de *Philipptne*, opérette en deux actes et sept tableaux, livret de Jean Limozin, musique de Marcel Delannoy; reprise de *La S.A.D.M.P.*, opéra-bouffe en un acte de Sacha Guitry, musique de Louis Beydts. — Gaité-Lyrique, première représentation de *Le Roi du Cirque*, opérette d'André Mauprey, musique de Max Alexis. — Concerts Colonne : *Méodies* de M. Louis Clergue.

Le second spectacle d'opéras-bouffes monté par la classe V de l'Exposition à la Comédie des Champs-Élysées est composé d'une nouveauté et d'une reprise; le choix de l'une et de l'autre est pareillement heureux et le succès de cette soirée a certainement égalé la réussite éclatante du premier spectacle, fait d'ouvrages en un acte.

La nouveauté, c'est l'opérette de Marcel Delannoy, **Philippine**. Le livret est dû au regretté Jean Limozin et nous conte l'histoire de Nina et de Ninette, artificieusement et artificiellement unies en un « monstre » double exhibé sous le nom de Philippine par le barnum Montefiore. Nina et Ninette ne sont même point jumelles, même point sœurs, étant nées, l'une de Montefiore et de sa maîtresse, l'autre de Mme Montefiore et de son amant. Mme Montefiore abandonnant la roulotte conjugale, a laissé Ninette avec Nina. Une robe astucieusement cousue a permis l'exploitation des pseudo-monstres diplosomes. Montefiore leur a d'ailleurs adjoint dans sa baraque un homme-serpent et une femme-aimant (qui attire tout à elle, les cœurs et l'argent), laquelle n'est autre qu'Isabelle, mère de Ninette. Isabelle est devenue la maîtresse de l'homme-serpent. Enfin le docteur Pierrelatte s'est mis en tête de séparer Nina de Ninette, ce qui permettrait aux jeunes filles de vivre chacune sa vie et donnerait en outre au séparateur un grand renom parmi les chirurgiens. Mais l'amour fera mieux et plus vite que le docteur. L'Amour est un grand médecin, comme chacun sait. Ninette et Nina s'éprennent toutes deux d'un même jeune homme, un marin fort séduisant. Elles se querellent, se séparent sans le secours d'aucun docteur ni d'aucun bistouri, et, pour plus de sûreté, Ninette ajoute à sa beauté certain petit signe que possède Nina. Ainsi le matelot ne saura point s'il a dans les bras Ninette ou bien Nina. Mais comme le matelot Jean-Pierre a pour camarade un autre matelot, Tony, comme la nuit tous les matelots se ressemblent plus encore que le jour, Ninette ne saura pas si elle a dormi dans les bras de Jean-Pierre ou dans ceux de Tony, et Nina se demandera si elle a passé la nuit près de Tony ou près de Jean-Pierre. Problème dont la solution importe assez peu, même aux intéressés, puisque, d'une part Ninette vaut Nina et que d'autre part, Jean-Pierre et Tony se valent. Tout finira donc au mieux. Le Docteur Pierrelatte pourra, s'il le veut, prétendre qu'il a séparé Ninette de Nina; l'homme-serpent retrouvera l'amour de la femme-aimant et Montefiore coulera des jours heureux près de ses gendres. Tel est le canevas proposé au musicien. Les situations ne sont évidemment pas d'un intérêt passionnant, mais le librettiste et plus

encore le musicien ont su avec la plus grande habileté faire jaillir le comique d'éléments accessoires : la parade, le boniment de Montefiore devant sa roulotte, la représentation foraine, ou plutôt la présentation des « phénomènes », le nocturne pendant lequel Ninette et Nina, successivement, rejoignent Jean-Pierre et Tony, les couplets de Montefiore, consolant son « homme-serpent » et prêchant la philosophie au pauvre abandonné, la scène de Pierrelatte et de son aide; il y a dans cette opérette de la musique d'une qualité rare, et il y en a vraiment à profusion. On a fait à Marcel Delannoy le reproche d'avoir trop souvent employé la forme des valse, des fox-trots et des rumbas, et certains lui ont même conseillé de laisser cela aux « spécialistes » du genre. J'avoue ne pas comprendre : peu m'importe la forme choisie, ce qui compte c'est la personnalité et la fraîcheur de la musique. Le livret, encore une fois, n'est pas excellent; or la musique ne l'alourdit pas, et, au contraire, elle le rend plus léger, elle dissimule les défauts et les longueurs, elle fait prendre intérêt à des scènes qui, parlées et minées seulement, perdraient leur principal attrait en perdant le commentaire que le musicien leur a donné. Les décors de Roger Chastelet, la mise en scène de Marcel Herrand sont pleins d'heureuses trouvailles, de fantaisie et de gaieté. L'orchestre, conduit à merveille par Maurice Jaubert, est parfait. Quant à l'interprétation, elle paraît inégale, sans doute parce qu'il est difficile de briller près d'artistes comme Urban, admirable Montefiore, Hugues Cuénod, vraiment phénoménal en serpent — on comprend qu'Eve ait été séduite par le tentateur s'il possédait une aussi belle voix de ténor, et s'il savait la conduire aussi joliment — Le Marc'Hadour et Eric Roine, matelots charmants et bien chantants, Robert Laurence, chirurgien séparatiste plein de fantaisie, et puis les deux jeunes débutantes, Mlles Paule Devret et Régine Leroy, sœurs siamoises gentilles et pimpantes de visages et de voix.

Lorsqu'une affaire excède les capacités financières d'un particulier et que celui-ci ne peut se résoudre à l'abandonner, il cherche des commanditaires et « monte » une société par actions. Ainsi la charmante Germaine a des exigences qui passent les moyens de chacun de ses quatre soupirants

pris en particulier. Ceux-ci, réunis par hasard au seuil de la belle, un bouquet à la main, un bouquet symbolique puisqu'ils sont venus dans le même dessein, ne vont point se quereller ni se battre. L'union fait la force. La semaine a sept jours. Germaine partagera ses faveurs en sept parts. On répartira les parts au prorata des capitaux souscrits. Mais si l'octogénaire se voit attribuer le dimanche qui, depuis la Génèse, est le jour du repos, le beau jeune homme gardera la clef de l'escalier de service — ce qui équivaut, j'imagine, à une action de jouissance, celle qui est ainsi définie : « action dont le capital remboursé ou non souscrit ne comporte plus qu'une part dans les dividendes ». La société ainsi constituée aura pour titre — c'est celui de la pièce de Sacha Guitry — Société anonyme des Messieurs prudents, ou, comme nous sommes au siècle des initiales abrégatives, S. A. D. M. P. Sur cette fantaisie capiteuse, M. Louis Beydts a écrit une musique d'une souplesse, d'une légèreté et d'une grâce qui eussent ravi Chabrier et Messager. L'auteur lui-même conduisait l'orchestre. Mlle Nadia Dauty, MM. Gaston Rey, Gilbert-Moryn, René Lapelleterie et Robert Laurence ont brillamment enlevé cet acte charmant. Le décor de M. Louis Süe est d'une élégance qui convient exactement à l'ouvrage.

§

Les Compagnons de l'opérette ont donné, à la Gaité Lyrique, le **Roi du Cirque**, un ouvrage dont on ne sait trop dire s'il est une opérette, une comédie musicale, un drame policier, une parade de music-hall. Cette œuvre composite a, paraît-il, fait les beaux soirs de l'Alhambra de Bruxelles. La partition de M. Max Alexis est, elle aussi, fort variée; et si les pages faciles n'y sont point rares, on y trouve bien des scènes écrites avec un souci d'élégance (comme le tableau de la fumerie d'opium), et même un bonheur d'expression révélant un musicien qu'on ne saurait juger sans injustice sur cet ouvrage destiné à un théâtre où la musique n'est pas l'essentiel. L'interprétation est bonne, et même excellente, avec M. Le Clézio, ténor transfuge de l'Opéra, dont les qualités s'adaptent vaillamment à un rôle qu'elles transfigurent sans

toutefois le trahir, Mme Mary Viard, Mlles Suzy Gossen, Zena Zick Suffel, MM. Morton et Pasquali; les *girls* et les *boys*, font preuve d'un entrain fort louable; M. Gressier est comme de coutume un chef d'orchestre excellent. Et l'on voit, de surcroît, un vrai cirque avec ses acrobates, ses prestidigitateurs, ses clowns... et son public.

§

Les mélodies de M. Louis Clergue, données en première audition aux Concerts Colonne, — *La Mosquée*, poème de Franz Toussaint, *Carmen*, de Théophile Gautier, *Intimité*, d'Henriette Charasson, et *Côte d'Ivoire*, de Julien Maigret — sont d'une qualité rare. Leur diversité, les recherches raffinées d'une instrumentation dont les trouvailles sont toujours heureuses, l'élégance de l'écriture, et les dons qui se joignent à la perfection du métier, l'invention poétique, la sincérité, tout concourt à en faire des pages dignes d'une anthologie. Mlle G. Cernay les a chantées avec un art exquis.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon d'Automne. — Tant d'artistes ont porté leur effort de cette année sur l'Exposition que nous pouvions craindre de trouver un Salon d'Automne un peu faible. Il ne laisse pas cette impression. Grâce au rayonnement de sympathie de son président : Georges Desvallières, grâce au crédit, à l'autorité, au goût de son placeur de cette année : Maurice Savreux, et à l'estime que lui portent ses confrères, l'organisation du placement a été parfaitement réussie. Parmi les deux mille œuvres exposées, nous rencontrerons évidemment beaucoup d'œuvres faciles ou médiocres, — mais il semble que la médiocrité même perde ce caractère orgueilleux et agressif qui la rendait si insupportable il y a quelques années. On constate une volonté, une patience, un désir de bien faire dont la période d'après-guerre nous avait désaccoutumés. Dès les premières salles nous sommes frappés par l'envoi de Pacouil : un portrait et des paysages, d'une belle pâte dense et riche en sonorités un peu sourdes. C'est un de ces jeunes qui, par leur sincérité, leur honnêteté et par l'abondance de leurs